

Manifestations morphologiques de la relation d'attachement habituel

Michel Aurnague
UMR 5263 « CLLE-ERSS », CNRS et
Université Toulouse-le Mirail
aurnague@univ-tlse2.fr

Marc Plénat
Valence d'Albigeois
plenat@univ-tlse2.fr

Texte initialement paru dans *Sillexicales* 1, pp. 15-24.

Avec un autre travail publié en 1996 (Aurnague & Plénat 1996), cet article constitue le point de départ d'une collaboration très fructueuse entre recherches morphologiques et sémantiques au sein de l'ERSS (recherches dont on trouvera l'aboutissement dans Aurnague & Plénat (2007)). L'idée originelle était que l'analyse morphologique devait s'appuyer sur une approche sémantique détaillée et rigoureuse permettant de saisir, aussi précisément que possible, les contraintes et éléments de sens mis en jeu (ici, les méronymies ou relations de partie à tout). Cette convergence morpho-sémantique a non seulement permis d'identifier et de démêler les diverses contraintes de sens gouvernant la formation des verbes du français préfixés en é- mais elle a, en retour, été très utile aux recherches sémantiques sur l'espace et les méronymies en pointant, notamment, les liens conceptuels qui unissent les relations de partie à tout à d'autres types de configurations spatiales (via la notion de "dépendance(s)").

Introduction

Les pages qui suivent présentent une première analyse de certaines contraintes sémantiques auxquelles est soumise la préfixation en *é-*. Ce mode de formation est assez peu productif en français. Néanmoins, parmi les divers types de verbes bâtis à l'aide du préfixe *é-*, il en est un qui est incomparablement mieux représenté que les autres et qui donne lieu à quelques créations nouvelles. Il s'agit des verbes qui, comme *épointer* par exemple, sont construits sur une base nominale (cf. *pointe*) désignant — en première approximation — une partie de l'objet auquel renvoie leur complément direct (cf. *épointer un crayon* : qu'on la supprime ou qu'on la fasse apparaître, la pointe est conçue comme une partie du crayon). C'est à l'étude de cette classe de verbes, qui, comme on le verra en premier lieu, ne constitue sans doute qu'une instance particulière d'un schème plus général, qu'est consacrée pour l'essentiel la présente contribution. L'hypothèse qui sera développée, dans la seconde partie de l'étude, c'est que la relation sémantique pertinente ici est d'une nature assez particulière : plus large que la relation de partie à tout communément étudiée en ce qu'elle s'étend à des relations de production et de parasitage, elle est aussi plus étroite, en ce que la partie doit être un constituant naturel du tout. Dans une troisième partie, enfin, nous donnerons quelques raisons de penser que cette relation d'**attachement habituel** joue aussi dans la dérivation des adjectifs dénominaux en *-u* (comme *pointu*). La spécificité de la relation d'attachement habituel explique probablement, au moins pour une part, la faible productivité de ces modes de formation.

1. Morphologie des dérivés en *é-*

La classe des verbes à laquelle nous nous intéressons est celle de dérivés verbaux obtenus par préfixation de *é-*, que nous distinguons des dérivés en *é-/ex-*. Dans les paragraphes qui suivent, nous indiquons brièvement les raisons de cette distinction avant de donner une description globale succincte des premiers.

1.1. Verbes en {E-} et verbes en {E(X)-}

Les raisons de distinguer deux classes parmi les héritiers des verbes latins en *e-/ex-* sont de deux ordres : morphophonologiques et syntactico-sémantiques.

D'un point de vue morphophonologique d'abord, les formes préfixales /e-/ et /ɔks-/ (ou encore /ɔgz-/ ou /ɔk-/ , selon les cas) ne sont pas en distribution complémentaire. Certes, *ex-* apparaît devant voyelle alors que *é-* est exclu de cette position (voir néanmoins Corbin et Plénat, 1994) ; mais, pour ce qui est des bases à consonne initiale, si *ex-* n'apparaît que devant des occlusives et des fricatives sourdes, *é-* n'est soumis à aucune contrainte. On ne peut, par conséquent, pas considérer *é-* et *ex-* comme deux allomorphes d'un même morphème, sauf à supposer que la répartition de ces allomorphes n'obéirait pas à un conditionnement phonologique. Devant les obstruantes sourdes, là où elles sont en concurrence, les deux formes se répartissent à l'ordinaire en fonction du caractère savant ou populaire de la base : on a en général *ex-* devant les premières et *é-* devant les secondes ; mais cette répartition n'est pas stricte, puisqu'on trouve *ex-* devant une base populaire dans *extraire* et *é-* devant une base savante dans *écaudé*. L'hypothèse d'un conditionnement morphologique n'est donc pas satisfaisante non plus et il paraît par conséquent souhaitable, d'un point de vue morphophonologique, de distinguer deux préfixes — que nous appellerons ci-dessous {E(X)-} et {E-} — qui ne se différencient formellement l'un de l'autre que devant obstruante sourde.

La syntaxe et la sémantique confirment cette distinction. Les deux préfixes ont certes un certain nombre de traits communs. Ni l'un ni l'autre n'impose quelque contrainte que ce soit sur la catégorie syntaxique des bases auxquelles ils sont adjoints : celles-ci peuvent être aussi bien des verbes (cf. *éployer* et *exposer*), ou des adjectifs (cf. *étrister* et *exténuer*) que des noms (cf. *épépiner* et *expatrier*), et les deux classes de dérivés contiennent dans leur sens une idée d'éloignement. Mais les verbes en {E-} sont (presque) uniformément transitifs ou pronominaux, ils renvoient (presque) uniformément à des procès caractérisés par la dissociation d'une entité d'un tout dont elle fait partie et leur complément direct représente (presque) uniformément le tout dont est dissociée

l'entité (il a la fonction thématique Source, si l'on reprend le vocabulaire de Jackendoff, 1972). En revanche, ces caractéristiques n'apparaissent pas avec la même constance dans les dérivés en {E(X)-} (cf. Aurnague & Plénat, 1996).

1.2. Caractérisation globale de la préfixation en {E-}

Malgré leurs traits caractéristiques communs, les dérivés en {E-} se répartissent en classes distinctes en fonction du rôle sémantique de la base dans le procès de dissociation. Quand la base est nominale, elle peut avoir trois rôles, ceux de Thème (elle représente alors la partie qui est dissociée du tout désigné par le complément direct; c'est là le cas de figure de très loin le plus fréquent, cf. *ébarber*, *ébavurer*, *éboguer*, etc.), de But (elle représente alors toujours une partie de l'objet désigné par le complément direct, mais une partie qui, loin de préexister au procès de dissociation, résulte au contraire de ce procès, cf. *ébiseler*, *ébrécher*, *émietter*, etc.), ou d'Instrument (elle représente alors le moyen utilisé pour obtenir la dissociation, cf. *émeuler*, *épincer*, *éventer*, etc.). Une même base nominale peut avoir diverses fonctions thématiques et un même verbe peut, de ce fait, recevoir plusieurs interprétations. Ainsi, pour reprendre l'exemple cité dans l'introduction, *pointe*, dans *épointer*, peut-il être aussi bien Thème que But, et, corrélativement *épointer* peut prendre le sens de « Enlever la pointe d'un objet en cassant ou en usant celle-ci » ou de « Amincir en pointe l'extrémité d'une pièce de bois » (GLLF).

Quand la base est adjectivale, elle peut avoir un rôle de But (elle représente alors l'état auquel aboutit le procès de dissociation, comme dans *écourter*, *émincer*, *épurer* ou *évider*; la majorité des dérivés construits sur base adjectivale reçoivent ce type d'interprétation), ou d'Instrument (la dissociation marquée par le dérivé étant alors obtenue par l'utilisation d'un corps présentant la qualité indiquée par la base ; du moins est-ce ainsi que nous analysons un verbe comme *ébouillanter* : ébouillanter, ce n'est pas, proprement, seulement « Tremper dans l'eau bouillante ; arroser d'eau bouillante » (GLLF), c'est accomplir cette action en vue de séparer de l'objet ébouillanté l'une de ses "parties" ; l'emploi courant est hyperbolique).

Quand, enfin, la base est verbale, on peut difficilement parler de fonction thématique, mais le procès auquel renvoie la base sert de moyen pour obtenir la dissociation indiquée par le dérivé, ce que l'on ne peut manquer de rapprocher des cas où la base nominale ou adjectivale a un rôle d'Instrument (cf. *ébranler*, *échauffer*, *égruger*, *étirer*, etc.).

Pour rendre compte de cet ensemble de faits, nous suggérons qu'il existe en français un schème syntaxico-sémantique auquel doit se conformer un verbe, qu'il soit courant ou néologique, pour être reconnu comme un verbe préfixé en {E-}. Pour ce qui est de la partie morphosyntaxique de ce schème, on aurait une structure de la forme [V é [X Y]] [SN Z], où la catégorie de la base ne serait pas spécifiée. Du point de vue sémantique, on aurait affaire à un prédicat à cinq arguments identifiés comme Agent, Source, Thème, But et Instrument. En ce qui concerne enfin les liens entre la structure sémantique et la structure syntaxique, seule serait spécifiée la liaison entre le SN complément direct et l'argument Source; le lien entre l'argument Agent et le sujet découle d'une propriété générale ; quant aux trois derniers arguments, l'un d'entre eux trouverait un lieu d'instanciation dans la base nominale, adjectivale ou verbale. Dans cette économie globale, la fonction du préfixe consisterait simplement à indiquer qu'il existe une relation de partie à tout, qui reste à d'écrire, entre le Thème et la Source.

1. 3. Conclusion

Cette caractérisation globale de la préfixation en {E-} est bien évidemment insatisfaisante à de nombreux égards. La notion de dissociation/extraction, en particulier, n'est pas parfaitement claire dans notre esprit. Mais, la très grande majorité des dérivés en {E-} attestés se conformant à la description ci-dessus, nous remettons à un travail ultérieur l'étude de ces difficultés.

2. Sémantique des dérivés en *é-* : la relation d'attachement habituel

Nous tentons, dans la suite, d'analyser plus en profondeur les relations spatiales existant entre les entités que désignent respectivement la base des dérivés en *é-* et leur complément. Pour cette première analyse sémantique, nous nous focalisons sur les dérivés dont la base est nominale et ne considérons que les cas où celle-ci joue, dans la relation sous-jacente, un rôle sémantique de Thème ou de But. Par ailleurs, et dans un premier temps, seules les acceptions purement spatiales ou concrètes des dérivés en *é-* seront analysées.

2.1. Les dérivés de type "Thème/Source" : relation d'attachement habituel et relations de partie à tout

Il semble que le contenu sémantique des dérivés en *é-* dont la base et le complément ont respectivement un rôle de Thème et de Source fasse appel à une relation d'attachement habituel entre les entités spatiales mises en jeu. Nous précisons, ci-dessous, les propriétés de cette relation. Nous introduisons ensuite un certain nombre de restrictions sémantiques affectant aussi bien la relation entre les entités spatiales introduites par les lexèmes analysés que la nature de ces entités.

2.1.1. Caractérisation de la relation d'attachement habituel

Nous appelons relation d'attachement/localisation habituel toute relation entre deux entités spatiales telle que l'entité localisée ou entité-cible (dans les termes de Vandeloise, 1986) est « habituellement » située au niveau de l'entité localisatrice ou entité-site. Cette relation permet, en particulier, de rendre compte de certaines constructions génitives du français et intervient également dans le fonctionnement du génitif locatif du basque (cf. Aurnague, 1995). Ainsi, il est vraisemblable qu'un individu apercevant un chien dans un jardin utilisera plus facilement la phrase *Voyez le chien dans le jardin* que l'énoncé *Voyez le chien du jardin* pour s'adresser à un interlocuteur. Cette dernière construction suppose, en effet, que le chien auquel il est fait référence soit recensé, dans la connaissance partagée des locuteurs, comme étant habituellement localisé dans le jardin en question.

Les relations spatiales existant entre les entités introduites par les dérivés en *é-* de type "Thème/Source" semblent pouvoir être caractérisées comme étant des relations d'attachement habituel. Comme cela a déjà été mentionné plus haut, ces dérivés font fréquemment appel à des relations de partie à tout (*ébarber, ébrancher, écerveler, écorner, édenter, etc.*). Dans d'autres cas, les dérivés en *é-* mettent en jeu un Thème qui paraît être le produit de la Source, sans en être forcément une partie (*ébrener, ébulleur, écumer, égoutter, époiler, etc.*). Enfin, ces lexèmes font parfois référence à des Thèmes qui apparaissent ou se fixent sur la Source, la relation de parasitage étant le cas de figure le plus caractéristique (*ébousiner, émoucher, émousser, épousseter, épouiller, épucer, éverrer, etc.*). Dans toutes ces situations, on peut remarquer que le Thème introduit par le dérivé en *é-* est localisé de façon stable au niveau de la Source, qu'il en soit une partie ou le produit, ou bien plus simplement qu'il se soit fixé à cet endroit. Une analyse plus approfondie montre que cette relation d'attachement habituel s'accompagne d'une certaine forme de dépendance entre Thème et Source (cf. Aurnague & Plénat, 1996).

Les trois catégories de relations que subsume la relation d'attachement habituel — méronomies, production, fixation/localisation — forment en réalité un véritable continuum et, dans bien des cas, il paraît difficile de déterminer la nature exacte de la configuration en présence. Ainsi, le caractère instable ou éphémère de certains éléments reliés à une entité-tout semble favoriser une conceptualisation de type "production" au détriment d'une véritable relation de partie à tout (*ébeurrer, ébourgeonner, écrémer, effeuiller, effruiter, égermer, époiler, etc.*). La délimitation entre configurations de production et simples localisations/fixations est également délicate, en particulier lorsqu'il s'agit de déterminer si le Thème découle de l'activité ou du fonctionnement même de la Source ou s'il est le résultat d'un processus externe à la Source mais localisé à cet endroit (*égoutter, émousser, époudrer, étaillissage, etc.*). La difficulté d'établir des

distinctions nettes entre les divers cas de figure mis en évidence plus haut n'est pas seulement due à la nature de l'entité identifiée par la base des dérivés en *é-* (Thème) mais peut aussi être conditionnée, pour un même dérivé, par le type de complément (Source) auquel celui-ci est associé (cf. Aurnague & Plénat, 1996). Indiquons que cette proximité conceptuelle entre relations et l'ambiguïté qui peut en résulter au moment de caractériser une configuration donnée ne constituent pas un véritable problème. On a plutôt là une illustration, dans le domaine de l'espace, de la faculté qu'a le locuteur de décrire une même réalité selon des points de vue/perspectives distincts et parfois même contradictoires.

Quoi qu'il en soit, ces données linguistiques apparaissent clairement comme étant de nature à élargir le champ des analyses sur les relations de partie à tout.

2.1.2. Présentation des diverses relations de partie à tout et de l'ontologie des entités spatiales

L'étude des méronomies ou relations de partie à tout a fait l'objet de nombreux travaux (cf. Cruse, 1986 ; Vieu, 1991 ; Winston et al., 1987). Dans Aurnague (2004), Vieu (1991) et Vieu & Aurnague (2007), six classes distinctes de relations de partie à tout ont pu être mises en évidence : "composant-assemblage" (*la roue de la voiture, le clavier de l'ordinateur*), "morceau-tout" (*un fragment de la tasse, le haut de la montagne*), "portion-tout" (*une tranche du gâteau, un verre de vin*), "substance-tout" (*le rhum de ce punch, le sable de ce ciment, le beurre de ce gâteau*), "élément-collection" (*une brebis du troupeau, une carte du jeu de cartes*), "sous-collection/collection" (*les états du Benelux font partie de la C.E.E.*).

La caractérisation des diverses relations mises en évidence se fonde sur plusieurs propriétés ou critères. Le premier de ces critères indique si la partie est distribuée de façon homogène dans le tout (substances) ou si, au contraire, elle y occupe une zone spécifique. Le second critère correspond à l'existence ou non d'une même substance constituant l'entité-tout (portions, substances). Les troisième et quatrième critères ont trait respectivement à la fonction remplie par la partie dans le tout (composants, éléments) et à la nécessité ou non pour les parties d'être similaires (portions, éléments). Le cinquième critère stipule que la relation entre le complémentaire d'une partie ou "reste" et le tout doit être de même nature que la relation entre la partie et le tout (portions). Le dernier critère de cette classification retient le fait que les parties constituent ou non des entités connexes (morceaux, portions, substances).

Cette analyse des relations de partie à tout repose en fait sur une classification sous-jacente des entités spatiales (cf. Aurnague, 2004 ; Vieu, 1991 ; Vieu & Aurnague, 2007). Les relations "élément-collection", "sous-collection/collection", "portion-tout" et "substance-tout" supposent que certaines entités spatiales puissent être caractérisées comme étant des collections ou bien des substances. Par ailleurs, les travaux de recherche sur l'expression de l'espace dans la langue montrent que celle-ci distingue souvent les entités ayant le statut de lieu (parmi lesquels les lieux géographiques) de celles qui sont de simples objets (cf. Aurnague, 1995). À ce propos il est nécessaire de noter que les relations "composant-assemblage" et "morceau-tout" s'appliquent à des entités spatiales qui sont, dans leur grande majorité, des lieux ou des objets. Enfin, l'espace linguistique fait aussi référence à des portions d'espace (*l'intérieur du verre, le dessous de la table, etc.*) qui n'ont pas d'existence véritablement autonome, mais sont plutôt définies par rapport à d'autres entités (en particulier objets et lieux). Nous retiendrons pour cette étude les classes d'entités mentionnées ci-dessus, à savoir, les substances, les lieux et les objets (les portions d'espace étant définies par rapport aux deux dernières catégories) ainsi que la catégorisation orthogonale entité atomique/collection.

2.1.3. Restrictions sur les relations et les entités

En s'appuyant sur la classification des méronomies présentée précédemment, on constate que les dérivés en *é-* de type "Thème/Source" font exclusivement référence à des relations basées sur la non similarité entre parties ("composant-assemblage", "substance-tout", "sous-collection/collection") ou bien pour lesquelles ce critère ne paraît

pas jouer de rôle particulier ("morceau-tout"). En d'autres termes, les relations impliquant la similarité entre parties ("élément-collection", "portion-tout") ne semblent pas mises en jeu par ces lexèmes.

Il est important de noter que, parmi les relations relevées, celles de type "composant-assemblage" sont de loin les plus représentées (*ébarbillonné, ébosser, ébrancher, écerveler, édenter, églander, etc.*). À côté de cette relation nettement dominante, on trouve un certain nombre de relations "substance-tout" impliquant, elles aussi, la différenciation/dissembance des parties (*écrémer, élaïter, élier, épulpeur, esséver, etc.*). Quelques-uns des dérivés en *é-* pris en considération font également appel à la relation "morceau-tout" (*ébouter, écimer, épointer, étêter, etc.*). Les lexèmes relevant de cette catégorie sont formés à partir de Noms de Localisation Interne (*bout, cime, pointe, tête, etc.*) identifiant des zones souvent dépourvues de fonction et aux limites floues.

Indiquons qu'en dehors des trois relations décrites (qui couvrent la presque totalité des dérivés en *é-* de type "Thème/Source"), on recense quelques exemples très minoritaires de relations pouvant, le cas échéant, être interprétées comme étant des "sous-collections/collections". Les lexèmes concernés (*écoquer/écoqueter, ébouquiner, essimpler*) se réfèrent, en effet, à des animaux (coqs, lièvres mâles) ou des plantes (plans simples) et peuvent, selon nous, dénoter l'extraction des entités visées d'un endroit particulier identifié par la Source (relation de localisation) aussi bien que leur élimination d'un ensemble plus vaste d'éléments auquel elles appartiendraient.

Parallèlement aux contraintes relatives aux méronymies, les dérivés en *é-* de type "Thème/Source" semblent également exiger un certain nombre de restrictions concernant les entités spatiales auxquelles ils s'appliquent. En se reportant à la classification des entités introduite auparavant, on remarque tout d'abord que les lexèmes étudiés mettent très majoritairement en jeu des entités de type "objet" (humains, animaux, végétaux). Il apparaît également que ces objets ont la particularité d'être des entités naturelles ou des artefacts bruts (*écharbonner un drap, ébavurer une pièce métallique*) et non des artefacts complexes (du type "composant-assemblage"). Ainsi que cela est mentionné dans la section consacrée aux prédictions (2.3.), certains dérivés — dont la base est un nom de partie faisant initialement référence à une entité "naturelle" — paraissent cependant pouvoir s'appliquer à des artefacts complexes (à travers un processus métaphorique). Si les entités de type "objet" semblent de loin les plus nombreuses, les dérivés considérés font également appel à des substances (voir les exemples de relations "substance-tout" cités plus haut) ainsi qu'à des lieux (*ébouer, ébucheter, efflorer, effruiter, étaillissage, étaupiner, etc.*). La dernière catégorie d'entités considérée dans la classification, à savoir les portions d'espace, ne semble, pour sa part, pas intervenir dans le fonctionnement des dérivés de type "Thème/Source". Le caractère immatériel des portions d'espace qui, comme nous l'avons souligné, sont totalement dépendantes des entités spatiales (matérielles) par rapport auxquelles elles sont définies explique qu'une action d'extraction puisse difficilement porter sur ce type d'entités.

2.2. Les dérivés de type "But/Source"

Nous tentons, dans la suite, de caractériser les configurations spatiales mises en jeu par les dérivés en *é-* de type "But/Source". Nous étudions d'abord les éléments de cette classe qui font appel à des relations de partie à tout impliquant la notion de similarité entre parties, puis nous considérons ceux dont la base désigne non pas la partie extraite, mais plutôt une partie apparaissant dans le tout comme conséquence de l'extraction.

2.2.1. Parties similaires et désagrégation de l'entité-tout

Un certain nombre de dérivés en *é-* de type "But/Source" suggèrent la possibilité d'une désintégration totale de l'entité-tout identifiée par le complément (*écarteler, émietter, effiler, effilocheur, etc.*). Dans certains cas, la base est un terme générique susceptible de désigner un ensemble de parties (*quartier, miette, etc.*) dans l'entité-tout plutôt qu'une partie bien précise. Ces termes génériques semblent introduire des relations de similarité de type "portion-tout". C'est précisément en raison du caractère générique du terme correspondant à la base que ces dérivés peuvent indiquer la désintégration de l'entité-tout. D'autres dérivés s'appliquent à des entités spatiales (*tissu, toile, etc.*) qui sont

constituées d'un ensemble d'éléments du type de celui que désigne la base (*fil, filoche*). Même si, en raison de la fonction qu'elles remplissent dans le tout, les parties considérées peuvent être vues comme étant des composants, leur caractère similaire suggère également la possibilité qu'elles soient liées au tout par une relation de type "élément-collection".

Le fait que certains des dérivés examinés ci-dessus identifient des parties qui ne préexistent pas à l'action d'extraction mais en résultent n'est pas vraiment étonnant. En effet, ces dérivés font appel à des relations de type "portion-tout" pour lesquelles l'étude des méronymies (cf. Aurnague, 2004 ; Vieu ; 1991 ; Aurnague & Vieu, 2007) a montré qu'elles supposent souvent la réalisation d'une action affectant, d'une certaine manière, l'intégrité de l'entité-tout (découpage, dislocation, etc.).

2.2.2. Quand extraction entraîne génération

Parmi les dérivés en *é-* de type "But/Source", un certain nombre possèdent une base qui ne désigne pas la partie extraite de l'entité-tout mais plutôt une partie ou propriété apparaissant dans cette entité comme conséquence de l'opération d'extraction (*ébiseler, ébrécher, effranger, ép pointer, etc.*). Le procès décrit par ces dérivés suggère bien souvent l'amputation (ou du moins l'altération) de l'entité-tout identifiée par le complément, mais, contrairement aux lexèmes examinés jusqu'ici, aucun élément, dans le dérivé ou dans ses arguments, ne réfère directement à la partie ôtée. Les parties créées ou apparues au terme du procès (*biseau, brèche, frange, etc.*) sont, pour la plupart, des constituants de l'entité-tout, une relation de type "morceau-tout" étant parfois envisageable entre ces deux entités (*pointe*). Soulignons que ces composants ou morceaux se caractérisent par des propriétés géométriques/morphologiques assez aisément identifiables. On remarque par ailleurs qu'au-delà des seuls objets et substances, les entités auxquelles réfèrent ces dérivés peuvent être des portions d'espace (*ébrécher*). Ceci s'explique par le fait que l'action d'extraction/soustraction peut aboutir à la création d'un vide ou d'une portion d'espace dans l'entité-tout. Il s'agit là d'une opposition assez claire avec les dérivés de type "Thème/Source" pour lesquels il paraît difficile que l'extraction puisse opérer sur une portion d'espace et non sur une entité matérielle (objet, substance, lieu).

2.3. Propriétés sémantiques et prédictions

Les analyses qui ont été proposées constituent à notre sens un premier pas vers une modélisation dont le pouvoir prédictif a de bonnes chances d'être plutôt satisfaisant. Nous indiquons, à titre d'exemples, quelques-unes des prédictions que notre modèle permet de réaliser.

La relation entre le Thème et la Source des dérivés en *é-* étant du type "attachement habituel", *épier (un arbre)* pourra le cas échéant indiquer que l'on débarrasse un arbre des pies qui y nichent. En revanche — et pour la même raison (attachement habituel) — ce dérivé ne pourra pas exprimer l'action de chasser d'un arbre des pies qui s'y seraient provisoirement posées. De la même manière, les chats grimpant aux arbres mais n'y habitant généralement pas, *échatter (un arbre)* ne semble pas, selon notre modèle, être un dérivé plausible.

Parce que les seules portions d'espace intervenant dans le modèle correspondent à des parties apparaissant dans un tout (dérivés "But/Source") au terme d'une opération d'extraction, *ébrécher* et *évider* ne peuvent signifier "éliminer une brèche/un vide en le colmatant" (mais seulement "créer une brèche ou un vide par extraction d'une partie") et la forme *étrouer (un tissu)* n'est pas prédictible comme désignant l'action d'éliminer les trous d'un tissu en le raccommodant (le modèle ne retient que le cas où ce dérivé signifierait "pratiquer des trous en enlevant une quantité de substance").

Les dérivés qui suggèrent la désintégration possible du tout par extraction d'un ensemble de parties imposent, comme on l'a noté, que les parties considérées ne préexistent pas à l'action d'extraction ou, tout du moins, ne soient pas initialement perceptibles/isolables (dérivés "But/Source"). En conséquence, des formes telles que *écimenter (un sol)*, *éverrer (une bouteille)*, ou *éboiser (une planche)* ne semblent pas répondre aux contraintes du modèle et ne pourront, dans le meilleur des cas, que

désigner l'action d'extraire le ciment, le verre ou le bois d'entités-touts partiellement constituées de ces substances (dérivés "Thème/Source").

Il a également été relevé que les formes dénotant la génération/apparition d'une entité impliquent que cette dernière soit une partie du tout caractérisable comme un composant ou un morceau et possédant des propriétés morphologiques/géométriques claires. Sur la base de ces observations il est possible de déduire que le dérivé *épouiller* ne peut exprimer le fait de rajouter des poux sur/dans une entité (action qui, de plus, devrait être accompagnée d'une dissociation/extraction (??)).

Une contrainte importante intervenant dans la sémantique des dérivés en *é-* vient du fait que les entités mises en jeu sont des entités naturelles ou des artefacts bruts. En conséquence, le modèle conclut à la non validité de candidats tels que *étoucher* (*un ordinateur*), *éporter* (*une maison*), *évolanter* (*une voiture*) ou *émancher* (*une casserole*). Dans les cas où la base est un nom de partie s'appliquant originellement à des entités naturelles, il semble cependant que les dérivés faisant appel à des artefacts (*éjamber* (*un pantalon*), *édenter* (*un râteau*), *équeuter* (*une casserole*), etc.) soient acceptables. Ceci est probablement dû à la mise en œuvre d'un processus métaphorique reliant ces dérivés aux emplois "naturels" évoqués par leurs bases.

Pour conclure cette partie indiquons que les néologismes que l'on a pu relever se conforment pour la plupart aux contraintes dégagées des formes attestées dans les dictionnaires : dans *éburner* (*qqun*), *édoigter* (*qqun*), *émicher* (*qqun*), la relation entre la base et l'objet est du type composant/assemblage, dans *épuer* (*qqun*) (de *pus*), elle est du type produit/entité productrice, dans *épiécer* (*qqun*), on a une relation portion-tout qui n'apparaît qu'avec le procès de dissociation. Certaines formes inédites semblent bien, au premier abord, constituer des contre-exemples : dans *éjuper* (*une personne du sexe*), par exemple, on peut difficilement dire que la base soit reliée à l'objet par la relation d'attachement habituel telle qu'elle a été définie ci-dessus. Mais il faut prendre garde que cette relation est seulement présupposée par le préfixe *é-*, les référents n'ont pas à les satisfaire (comparer *éjuper* à *déjuper*). Dans de tels exemples, au demeurant très peu nombreux, l'emploi du préfixe est l'indice d'une vision du monde particulière au locuteur. Jointe à la timidité régnante en matière d'innovation lexicale, la sévérité des contraintes sémantiques qui pèsent sur la préfixation en *é-* explique la faible productivité de ce mode de formation.

3. Les dérivés en *-u*

Sémantiquement, les adjectifs dénominaux obtenus par suffixation de *-u* établissent une relation de "possession" entre le référent de leur nom recteur et le référent du nom qui leur sert de base. Plus précisément, ils indiquent que le "possesseur" se distingue des autres éléments de la classe à laquelle il appartient soit par cette possession (cf. *un soldat moustachu*, *une fillette bossue*, *une langue fourchue*), soit par la taille ou le nombre de l'objet "possédé" (cf. *un soldat chevelu*, *une fillette joufflue*, *un arbre branchu* ; voir Mélis-Puchulu, 1991). Un premier examen des adjectifs en cause nous suggère que cette relation de "possession" se laisse plus précisément caractériser comme une relation d'attachement habituel au sens que nous avons donné à cette notion dans les paragraphes qui précèdent.

La gamme des relations instaurées par les adjectifs en *-u* entre leur nom recteur et leur nom de base est très proche de celles qui unissent l'objet direct et le nom de base dans les verbes dénominaux en *é-* (en particulier les dérivés "Thème/Source"). La relation la mieux attestée est probablement la relation partie/tout (cf. *bossu*, *charnu*, *cornu*, *griffu*, etc.) ; mais le référent du nom de base peut aussi être une production du référent du nom recteur (cf. *barbu*, *feuillu*, *poilu*) ou encore son parasite (cf. *moussu*). Si, d'autre part, on considère les types de relation partie/tout exprimés, on s'aperçoit que la grande majorité des dérivés considérés fait appel à des composants-assemblages (cf. *bossu*, *charnu*, *cornu*, *griffu*, etc.), une relation morceau-tout ayant également été mise en évidence (*pointu*).

Il est notable aussi que la classe des noms de base servant à former les adjectifs en *-u* exclut les noms d'artefacts et que ces adjectifs ne servent à caractériser des artefacts que par l'intermédiaire d'une métaphore (cf. *une bouteille pansue*).

Les adjectifs dénominaux en *-u* sont relativement peu nombreux (nous n'en avons dénombré qu'une soixantaine, au terme d'une recherche qui, il est vrai, n'a pas été systématique). Il est certain que la description ci-dessus est trop partielle pour expliquer ce petit nombre. D'autres contraintes — sémantiques ou autres — pèsent certainement sur ce mode de formation. Parmi elles, il nous semble probable que les adjectifs dénominaux en *-u* ne peuvent référer qu'à des objets saillants visuellement (cf. *un talus herbu* vs. *un talus herbeux*). Cette contrainte, en tout cas, expliquerait que des relations reposant sur la similarité entre éléments telles que les relations "portion-tout" ou "élément-collection" soient écartées. De même, la propriété de distribution d'une substance dans un tout n'étant pas compatible avec la contrainte de saillance, ce type de relation (substance-tout) ne peut, semble-t-il, donner lieu à la formation de dérivés en *-u* (et ceci bien qu'il s'agisse d'une relation induisant la non similarité). Plus généralement, notons que les parties, productions ou parasites invisibles ou peu visibles ne semblent pas attestés parmi les noms de base de ces adjectifs (on n'a pas, par exemple *tripu*, *brenu* ou *pouillu*, alors qu'on a *étriper*, *ébrener* ou *épouiller*). Mais les néologismes que l'on a pu relever (*briochu*, *cuissu*, *culu*, *michu*, *musclu*, *nichu*, *onglu*, *tignassu*, *trognu*, *viandu*, pour les relations composant/assemblage, *fléchu* pour les relations morceau/tout) se laissent assez aisément décrire dans les mêmes termes que les formes relevées dans les dictionnaires.

4. Conclusion

Cette première analyse a permis de mettre en évidence un certain nombre de propriétés importantes caractérisant le fonctionnement des dérivés verbaux obtenus par préfixation de *é-* et des dérivés adjectivaux obtenus par suffixation de *-u*. Ainsi, il est apparu que le sémantisme de ces éléments lexicaux fait appel à une relation d'attachement habituel entre les entités spatiales dénotées par leur base et leur complément pour les premiers ou leur base et leur nom recteur pour les seconds. Cette relation spatiale, qui, comme cela a été noté, implique une certaine forme de dépendance entre les entités spatiales sous-jacentes, semble plus générale que les simples méronymies, puisqu'elle couvre également des configurations de production et de fixation/localisation. Parallèlement, et de façon opposée, elle apparaît plus restrictive que les méronymies, car elle nécessite que les entités spatiales mises en jeu soient des entités naturelles ou des artefacts bruts, ou encore soient conçues comme tels par le biais d'une métaphore.

Cette contrainte n'est certainement pas la seule contrainte sémantique qui pèse sur les dérivés étudiés ici. On a eu par exemple l'occasion de souligner que la base des adjectifs dénominaux en *-u* devait probablement renvoyer à une "partie" saillante d'un point de vue visuel du référent du nom recteur. Plus généralement, une lexie étant un n-tuplet de représentations reliées entre elles mais relevant chacune d'un niveau linguistique particulier, un mode de formation lexical doit être caractérisé à chacun de ces niveaux. Dans les cas qui nous occupent, il paraît à peu près clair, par exemple, que des contraintes phonologiques sont à l'œuvre : il paraît difficile, en effet, de créer des verbes par préfixation de *é-* à des radicaux à initiale vocalique (cf. ??*éorteiller*, ??*éongler*, ??*éoreiller*) ou des adjectifs par suffixation de *-u* à des radicaux polysyllabiques (cf. ??*sourcillu*, ??*cabochu*, ??*popotinu* ; les trissyllabes comme *moustachu* sont très rares). L'une des questions qui se posent serait de savoir comment interagissent des contraintes relevant de niveaux différents quand elles entrent en contradiction les unes avec les autres. La réponse passe par une étude fine d'un grand nombre de modes de formation aux différents niveaux pertinents.

BIBLIOGRAPHIE

- AURNAGUE M. (1995), « L'expression de l'espace en basque : à propos du génitif et de l'inessif », *Linguisticae Investigationes*, 19, fasc.1., pp. 15-55.
- AURNAGUE M. & PLÉNAT M. (1996), « La préfixation en é- et la relation de partie à tout », in *Actes du Séminaire « Représentations et outils pour les bases lexicales : morphologie robuste »*, Grenoble, nov. 1996, pp. 43-52.
- AURNAGUE M. (2004), *Les structures de l'espace linguistique : regards croisés sur quelques constructions spatiales du basque et du français*, Peeters, Louvain.
- AURNAGUE M. & PLÉNAT M. (2007), « Contraintes sémantiques et dérivation en é-: attachement habituel, naturalité et dissociation intentionnelle », *Carnets de Grammaire*, 16, rapport CLLE-ERSS, Toulouse.
- CORBIN D. & PLÉNAT M. (1994), « Réponse à Michel Roché. Nouvelle note sur l'haplogogie dans les mots construits », *Cahiers de grammaire* 19, pp. 139-166.
- CRUSE D.A. (1986), *Lexical Semantics*, Cambridge Textbooks in Linguistics.
- JACKENDOFF R.S. (1972), *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- MÉLIS-PUCHULU A. (1991), « Les adjectifs dénominatifs : des adjectifs de " relation " », *Lexique* 10, pp. 33-60.
- VANDELOISE C. (1986), *L'espace en français : sémantique des prépositions spatiales*, Le Seuil, Paris.
- VIEU L. (1991), *Sémantique des relations spatiales et inférences spatio-temporelles : une contribution à l'étude des structures formelles de l'espace en langage naturel*, Thèse de Doctorat de l'Université Paul Sabatier, Toulouse.
- VIEU L. & AURNAGUE M. (2007), "Part-of relations, functionality and dependence", in *The categorization of spatial entities in language and cognition*, M. Aurnague, M. Hickmann & L. Vieu (éds), John Benjamins, Amsterdam, pp. 307-336.
- WINSTON M., R. CHAFFIN & D. HERRMANN (1987), "A taxonomy of part-whole relations", *Cognitive Science*, 11, pp. 417-444.